

CINEMA

La patrie amnésique

Rachid Bouchareb retrace l'histoire des soldats africains qui contribuèrent à la libération de la France pendant la Seconde Guerre mondiale. Car l'empire colonial ne se montra guère reconnaissant.

A quoi pense un Marseillais à l'évocation de sa "mère patrie"? A la Grèce, évidemment. Pourtant, sa ville est française depuis plusieurs siècles déjà. Beaucoup plus longtemps que ne l'étaient les territoires d'Afrique de l'empire colonial français. En 1943, en pleine Seconde Guerre mondiale, ils étaient environ 80.000 Africains du Maghreb et d'Afrique sub-saharienne à traverser la Méditerranée pour sauver leur "mère patrie" - la France - de l'ennemi nazi. Puisqu'on vous dit que la colonisation avait des aspects positifs: elle a permis de gonfler les troupes antinazies en faisant combattre côte à côte Européens et colonisés. Côte à côte? Disons plutôt en seconde, respectivement en première ligne.

"Indigènes" n'a pas volé son quadruple prix d'interprétation masculine au festival de Cannes. Avec Messaoud (Roshdy Zem), qui tombe amoureux d'une Française lors de la libération de Marseille, Abdelkader (Sami Bouajila), le caporal ambitieux mais néanmoins idéaliste et révolté, Saïd (Jamel Debbouze) l'illettré chétif mais brave et Yassir (Sami Naceri), appâté par le gain mais pas trop malhonnête, le film met en scène un quatuor sublime et crédible. Plus intéressant encore, Indigènes n'est pas

tombé dans l'écueil de la facilité, chantant l'hymne d'héros oubliés et maltraités. Certes, les quatre protagonistes sont loin d'être des salauds. Mais ils ne sont pas plus dépeints en surhommes dont l'engagement dans l'armée aurait été libre de toute considération pour l'amélioration de leur propre situation.

D'ailleurs, le personnage du sergent Martinez (Bernard Blancan) représente une heu-

reuse synthèse des conditions contraires des colonisateurs et des colonisés. Pied-noir, il jouit d'un statut plus favorable que les "Musulmans", mais constate aussi qu'il n'est pas considéré comme métropolitain. Ainsi, s'il interdit à ses compatriotes de traiter ses hommes de "bougnoles", il accepte néanmoins que ces derniers n'aient pas droit aux tomates - réservées aux "Blancs" - lors des repas. Vexation qui provo-

quera la première révolte des soldats africains. A l'instar de ses camarades de régiment africains, Martinez voit aussi son avancement dans la hiérarchie militaire traîner. Avant d'être appliquée au petit écran, la logique des quotas - négatif dans ce cas-ci - était déjà à l'oeuvre au sein de l'armée.

Indigènes de Rachid Bouchareb n'est pas seulement un film. Ce n'est même pas une simple réhabilitation des "ou-

bliés" de l'histoire, dans la lignée d'un "Land and Freedom" de Ken Loach. Indigènes est un acte militant, qui rappelle à la France républicaine que sa devise - liberté, égalité, fraternité - n'a jamais été bien plus que trois mots. En effet, non seulement la participation des "Africains" pendant la seconde guerre mondiale n'est toujours pas au programme des cours d'histoire dans les lycées de l'Hexagone. Pire, ces anciens soldats ont été laissés tomber par la France au moment où les colonies reprenaient leurs destins en main. Mesquine, la France décida en 1959, en pleine décolonisation, d'amputer les retraites des soldats des colonies par rapport à celles des Français de métropole, sous prétexte de les adapter à la réalité des prix locaux. Cette injustice n'a toujours pas été redressée - en 2002, le conseil d'Etat a sommé le gouvernement de revenir sur cette disposition. Peine perdue jusqu'à présent. Le film a néanmoins contribué à convaincre Jacques Chirac, toujours soucieux de son image, d'agir en la matière. Par ailleurs, Indigènes tombe à point nommé dans une France séduite par la vague lepéno-sarkozyste et qui fait difficilement face à son héritage de puissance d'oppression.

David Wagner



Ils ont traversé la Méditerranée pour libérer la France qui les oubliera.

MUSIQUE CLASSIQUE

Who is Finzi?

Chanter l'amour, la nature, la mort et la guerre. Le compositeur Gerald Finzi l'a fait, en mettant admirablement en musique des poèmes britanniques.

Alors que sur le continent, on continue à fêter l'année Mozart, outre-Manche, c'est Finzi que les mélomanes honorent. Nonobstant son nom de famille, Gerald Finzi, mort un 27 septembre il y a 50 ans, est un compositeur authentiquement britannique. La partie la plus originale de son oeuvre est constituée par ses cycles de chant, la plupart sur des poèmes de Thomas Hardy. Finzi partage avec le grand poète l'amour de la campagne anglaise et une sensibilité à fleur de peau, qui souffre des déchirements du monde moderne, notamment de la Première Guerre mondiale.

Mais tout n'est pas noir dans l'univers de Finzi, loin s'en faut. De nombreux morceaux racontent le bonheur de l'amour avec des paroles simples, tels l'entraînant et enamouré "Who is Sylvia?". Une touche de mélancolie est présente dans "It Never Looks Like Summer Here", qui évoque le souvenir d'une amourette de vacances sur une côte pluvieuse: d'abord sur un ton plaintif, puis avec ligne montante de six notes - "Summer it seemed to me". Il s'agit d'une

de ces miniatures dont Finzi a le secret, et dont la plus touchante est "Two Lips". Le morceau commence sur un ton enjoué: "I kissed them in fancy, as I came away in the morning glow ... she did not know". En neuf lignes et 50 secondes, Finzi fait défiler une histoire tragique, depuis le premier émoi amoureux, en passant par le bonheur de l'union - "when she knew all: long so!", jusqu'à la mort de l'être aimé: "That I should kiss them in a shroud thereafter, she did not know".

Plus sereines, mais dans une langue plus sophistiquée, les chansons sur la nature sonnent remarquablement vraies et évitent de tomber dans le kitsch. "At Middle-Field Gate in February" est un bel exemple de l'art vocal anglais, qui privilégie une intonation naturelle, proche du chant populaire. La mélodie de la voix est merveilleusement portée par l'accompagnement du piano, notamment dans l'interprétation de Stephen Varcoe et Clifford Benson. Dans ce morceau, Finzi se contente de décrire la nature, sur les vers riches d'allitérations de Hardy: les gouttelettes de rosée sur la clôture

"they fall at the feeblest jog", les rangées de mottes de terre "clammy and cloggy lie". La troisième strophe est marquée par la nostalgie de l'été, "when ... bloomed a bevy now underground" (quand fleurissait une multitude désormais sous terre).

Les références à la mort sont plus explicites dans d'autres chansons consacrées à la campagne anglaise, comme l'appel d'outre-tombe "The Dance Continued". Dans "June on Castle Hill", Finzi peut joindre son amour de la nature à son pacifisme: le silence est brisé par le bourdonnement d'une abeille - le murmure des guerres à venir. Le morceau le plus représentatif de ce pacifisme britannique est "Channel Firing" sur un texte de Hardy d'avril 1914, véritable mini-oratorio où le piano accentue les paroles extravagantes. Une nuit, sur les côtes de la Manche, les morts sont réveillés par des coups de canon. Est-ce le Jugement dernier? "No, it's gunnery practice out at sea", leur explique Dieu, un exercice de tir, donc, en vue de la prochaine tuerie. Il rajoute, résigné, "The world is as it used to be", tourne le dos et laisse les humains à leur folie ... et les défunts à leur désespoir.

Dans ce morceau, comme dans quelques autres, Finzi se libère ostensiblement de la tradition du chant populaire. D'ailleurs, une interprétation plus analytique comme celle

de Roderick Williams met en évidence les éléments modernes dans sa musique. Néanmoins le compositeur anglais est resté très loin de l'avant-garde de son temps. Finzi fait partie de ces musiciens du 20e siècle qui ont suivi leur propre

voie. Nous l'écoutons pour l'authenticité avec laquelle il a mis en musique son expérience du bonheur humain ... et de sa fragilité.

Raymond Klein



Gerald Finzi (1901-1956)
(photo: Angus McBean / The Finzi Trust)